

Le Malade imaginaire

accueil

de Molière

mise en scène Michel Didym

du jeudi 15 novembre
au samedi 1^{er} décembre 2018

Grand théâtre, salle Roger-Planchon



dossier de presse

TNP - Villeurbanne

8 place Lazare-Goujon
69627 Villeurbanne cedex
tél. 04 78 03 30 00

contact presse TNP

Djamila Badache
d.badache@tnp-villeurbanne.com
04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64

Le Malade imaginaire

de **Molière**

mise en scène **Michel Didym**

Argument

Veuf, Argan s'est remarié avec Béline qui simule des soins attentifs, mais n'attend en réalité que la mort de son mari pour pouvoir hériter.

Il se fait faire des saignées, des purges et prend toutes sortes de remèdes, dispensés par des médecins pédants et soucieux davantage de complaire à leur patient que de la santé de celui-ci. Toinette, sa servante, se déguise en médecin et lui dispense des conseils pleins d'ironie où elle se moque du ridicule des médecins.

Angélique, sa fille, aime Cléante au grand dépit d'Argan. Il préférerait voir sa fille mariée à Thomas Diafoirus lui-même médecin. Pour les tirer d'affaire, Toinette recommande à Argan de faire la mort. Sa femme est appelée par Toinette, et manifeste sa joie d'être débarrassée de son mari devant celui-ci, qu'elle croit mort. Toinette appelle ensuite Angélique, qui manifeste un chagrin sincère de la mort de son père : celui-ci arrête aussitôt son jeu et accepte l'union de sa fille avec Cléante, à la condition que ce dernier devienne médecin. Son frère, Béralde, lui conseille de devenir médecin lui-même, ce qu'il accepte. La pièce se termine par une cérémonie bouffonne d'intronisation d'Argan à la médecine.

calendrier

Théâtre National Populaire

novembre 2018

◇ jeudis 15, 22, 29 à 19h30

◇ vendredi 16, samedi 17, mardi 20,
mercredi 21, vendredi 23, samedi 24
mardi 27, mercredi 28, vendredi 30,
à 20h00

◇ dimanches 18, 25, à 15h30

décembre 2018

◇ samedi 1^{er} à 20h00

avec

André Marcon ou **Michel Didym**,
Norah Krief, **Sara Llorca**,
Catherine Matisse ou **Johanna Nizard**,
Bruno Ricci, **Jean-Marie Frin**,
François de Brauer,
Jean-Claude Durand,
une fillette dans le rôle de Louison

musique **Philippe Thibault**
scénographie **Jacques Gabel**
lumières **Joël Hourbeigt**
costumes **Anne Autran**
chorégraphie **Jean-Charles Di Zazzo**

production

Centre dramatique national
Nancy-Lorraine, **La Manufacture**
Théâtre National de Strasbourg
Théâtre de Liège
Célestins - Théâtre de Lyon

création à La Manufacture-Nancy, janvier 2015

Note d'intention

- *Mais enfin, venons en aux faits. Que faire donc, quand on est malade?*

- *Rien, mon frère*

- *Rien*

- *Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.*

Cette phrase de Beralde, le frère du malade, que j'ai lue sur mon lit d'hôpital, a produit sur mon esprit une impression très forte et a immédiatement déclenché une profonde passion pour cette ultime comédie-ballet de l'auteur de *Tartuffe* et du *Misanthrope*. Il y avait aussi cette idée qu'il est totalement incongru qu'un homme puisse vouloir en guérir un autre. Que ce serait là une folie, une « momerie ». Tout m'a mené à l'origine de cette pensée, à Montaigne et ses *Essais* et à son magnifique *Voyage en Italie*.

Puis, le temps et la nature aidant à raccommo-der corps et esprit, décision fut prise de s'attaquer à ce monument de la littérature mondiale! L'auteur ne le sait pas encore, mais c'est son œuvre testament. Il y met tout son art et tout son savoir-faire, développés dans la fréquentation assidue des dramaturgies anciennes et des comédiens italiens.

La brouille avec Lully, le musicien ami, complice depuis dix ans de collaboration, s'est transformée en guerre. Lully a désormais l'exclusivité royale pour les orchestres et les chanteurs et Molière devra réduire sa volonté d'opéra à de simples intermèdes.

Mais dans l'action de sa pièce, nul ne lui dicte sa loi. Sa langue et son esprit sont au sommet et il dépasse cette filiation de pensée avec Montaigne en inventant, un piège où la captation d'héritage

(où l'on veut envoyer les filles du premier lit au couvent) se mêle à un mariage forcé avec un médecin. Car le père Argan, notre malade, est une sorte de fou. Il met sa fortune et sa passion dans la pharmacie, la médecine et les soins permanents à sa personne. Il veut des infirmières et des docteurs autour de lui. D'autres, en voyant arriver l'âge et la peur de la mort, ont tendance à se réfugier dans la religion comme si leur soudaine bigoterie pouvait leur ouvrir les portes du paradis. D'autres encore se surprotègent et accumulent en vain des précautions inutiles: ils vont jusqu'à ajouter à leur prison physique des camisoles mentales limitant leurs pensées et restreignant l'usage de leur raison au nom de leur santé. Ils perdent le sens de la vie et de l'humour.

« Oui, nous rions beaucoup car très souvent nous avons envie de pleurer » déclarait Georges Wolinski. C'est vrai qu'il faut beaucoup d'humour dans la vie et de la distance, il faut en toutes circonstances rester droit et éveillé.

C'est debout que Molière termina la quatrième représentation du *Malade* en ce février 1673. Dans sa loge du Palais Royal, sa grande fatigue et le sang qu'on avait vu jaillir de sa bouche lors des derniers « juro » de la cérémonie finale, le poussa à demander une chaise à porteur pour rentrer chez lui et ne pas finir cette fatale nuit.

Il en fallu du courage à Jean-Baptiste Poquelin pour porter haut ce nom de Molière que les persifleurs et les dévots fondamentalistes de la congrégation de Jésus avaient traîné dans la boue, l'opprobre et l'excommunication, lui qui faisait rire des faux dévots et des intégristes de tout bord.

Il en fallait de l'aplomb pour s'attaquer à la faculté de Médecine réactionnaire de Paris et soutenir les thèses des modernes de celle de Montpellier tout en étant ce même malade.

La pensée politique de Molière transparait aux charnières de chaque scène. Sa vision humaniste, sa confiance dans notre intelligence développent un sens critique aigu dans nos consciences et nous offrent des clés pour démasquer les impostures et savoir discerner la raison du sophisme. Mais Molière ne serait rien sans sa troupe, il a écrit des rôles savoureux et magnifiques autour d'Argan : pour la femme Béline et les filles Angélique et Louison ; pour Diafoirus et Monsieur Purgon. Surtout, il fait de Toinette la servante, un Sganarelle au féminin sachant mêler mauvaise foi, impertinence et intelligence n'ayant rien à envier à ces Messieurs. Les paroles de Molière contre le mariage forcé sont limpides. La place naturelle qu'il donne à la Femme dans la société, en en faisant l'égale de l'Homme, ouvre le long chemin de combats à venir.

S'il est vrai que « le silence de l'artiste est la fin de la liberté », écoutons simplement la parole de Molière.

Michel Didym

Le pansement de l'âme

Dans un moment de vertige fameux *Le Malade imaginaire* est représenté pour la première fois au Théâtre du Palais royal, le 10 février 1673. Le 17 février Molière meurt sur scène.

En 1671 paraît *L'Arrêt burlesque*. Sous la plume ironique de Racine, Boileau et Bernier *L'Arrêt* « fait défense au sang d'être plus vagabond, errer et circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de médecine ». Dans la France de cette deuxième moitié du XVII^e siècle se joue une bataille d'une grande violence, celle des circulationnistes contre les anti-circulationnistes. « Non et non » dit la médecine officielle à l'encontre des récentes découvertes, « le sang ne peut pas circuler, y a rien à voir! ».

Comme toujours Molière n'a pas froid aux yeux et se lance dans le débat public avec le panache d'un rire qui fait mouche. Il sait de quoi il parle: tuberculeux et dépressif chronique, il avait pu mesurer combien l'action des médecins était bien souvent un pur cérémonial où un latin de cuisine arrogant masquait les opinions les plus rétrogrades et les plus obscurantistes dans une superstition des plus crasses. Molière est au faite de son art qui fait du théâtre le lieu où sont démasqués les pièges du langage. Il n'a plus rien à perdre si ce n'est la vie et il invente un théâtre du corps plein d'humeurs et de gaz, propulsant sur la scène, bien avant l'*Ubu* d'Alfred Jarry, une joyeuse scatologie.

Régressif, puéril et maniaque, Argan, sur son siège percé est comme un enfant qui trépigne dans son berceau et qui flirte avec la mort. « N'y a-t-il pas quelque danger à contrefaire la mort? » dit la réplique la plus célèbre. Du temps de Molière comme dans la France d'aujourd'hui championne de l'usage de médicaments, l'hypochondrie est une disposition mentale, un théâtre intérieur, une représentation. Et nous affirmons aujourd'hui avec Molière, à une époque où les idées sont pleines de miasmes, que le rire est bien le pansement de l'âme.

Molière ou l'invention comique

Au ciel qu'invoque Orgon, à la qualité dont s'enivre Jourdain, Argan substitue le culte de ses entrailles. Penché sur son corps, il s'exhale à la lubrification de ses artères. La matière l'accapare. Dernière incarnation du fatum comique, la médecine, qui est l'illusion par laquelle le corps s'immortalise, trouve en Argan le répondant absolu de ses prétentions, l'Œdipe voué à la furie aveugle de ses lavements. En bonnet de nuit, en mouchoir de cou, en camisole, il consent à vivre sur sa chaise, dans sa chambre, baignant dans le miasme de ses drogues et de leurs conséquences, condamné au régime de la saignée et du clystère.

Pour prix de se savoir sous la protection de l'auguste Faculté, il se soumet à n'être qu'un sac à vider de sa bile et de son sang. La santé l'effraie autant que la mort.

Ce corps passé au rang d'objet de culte, devenu matière à méditation, se charge de mystère, s'auréole de terreurs.

Il n'est plus ce compagnon qui va de l'avant, sur lequel l'âme s'appuie avec confiance.

Un médiateur désormais s'impose et le voilà qui se dresse dans toute la gravité, dans toute la pompe de son sacerdoce: Monsieur Purgon. L'évacuation des humeurs est le principe et la fin de son ministère. Qui croit aux corps ne se persuade que de ce qui est visible: il n'est donc que juste qu'il consente à ce qu'on le lui vide de tout ce qu'il contient.

La solitude d'Argan porte ainsi le masque d'une préoccupation indécente de lui-même, – dont l'indécence est cruellement soulignée par le comique – qui le voue à l'amour de soi dans la fécalité. Il s'étonne presque de ne pas voir partagée cette nauséabonde sollicitude:

Argan – Allons, il faut en passer par là. Ôte-moi ceci (Argan se lève de sa chaise.) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

Toinette – Votre lavement?

Argan – Oui. Ai-je bien fait de la bile?

Toinette – Ma foi! Je ne me mêle point de ces affaires-là: c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit. (Acte I, Scène 2).

Marcel Gutwirth, *Molière ou l'invention comique*, Édition Minard.

Molière qui êtes-vous ?

Dans le décor le plus baroque, dans la mascarade la plus folle et jusqu'au cœur du grand cérémonial, qui emprisonne à jamais Jourdain et Argan dans leur délire de déguisement, Molière n'oublie pas de glisser le petit homme qui rappelle l'homme à sa vérité d'homme. Son Prospero, son Figaro s'appelle Scapin, un de ses derniers rôles, qui manipule à vue sur les tréteaux de la comédie moliéresque. Faisant de la vie un jeu, il en fait un aussi de la mort, de sa mort, et c'est le même. Molière joue à en mourir, il joue jusqu'à la mort et jusqu'à ce que la mort le joue. « Singe de la vie, singe de la mort. » Shakespeare côté cour, Molière, côté jardin, la vie est une tragédie burlesque et une comédie triste, deux places vides à l'entrée où le théâtre occidental fait parade pour attirer le public. À la fin des comédies de Molière, les acteurs sortent de leur personnage et l'auteur s'arrange pour que toute la troupe soit là pour saluer le public. Molière fait la harangue en costume de Sganarelle. Son rôle commence et finit par ce contact direct avec le public, par l'improvisation et la parole vivante.

Mais le temps emporte les débris et le théâtre, lieu de l'éphémère, cède au vertige du temps. Lequel trahit mieux le théâtre: le comédien qui l'engloutit dans l'éphémère du jeu jusqu'à en mourir, ou l'écrivain qui lui confère la fausse éternité de l'écriture? Molière fut les deux.

Où est le vrai Molière? Le jeu sans l'écriture s'abolit dans l'instant qui passe. L'écriture sans le jeu s'empoussière dans les éditions rares et part en morceaux dans les livres de poche. Dans une culture où la notion de tradition théâtrale n'a jamais existé, nous ne gardons jamais que la part écrite. La part du texte. L'écrivain Molière est éternel, mais qu'est-ce que l'écrivain Molière sans le comédien dont le temps a dispersé les débris, dissous les gestes, effacé les mimiques, aboli la prodigieuse présence? Peut-être est-il malgré tout caché quelque part dans le texte, prisonnier magique de l'écriture, comme Ariel de son arbre et c'est le génie des Prospero de la fête théâtrale de savoir l'en libérer pour quelques soirs. Autrement, les cendres de Molière flottent dans l'air de Paris comme une chanson des rues, la romance d'Alceste à la grand-ville, un air d'accordéon, une plainte d'orgue de Barbarie qui rejoint Villon et Prévert.

Alfred Simon, *Molière qui êtes vous?*
Édition La Manufacture.

Entretien avec Michel Didym

François Rodinson Michel Didym, vous montez la saison prochaine *Le Malade imaginaire*. Vous êtes connu pour votre attachement à un théâtre qui met en avant les écritures contemporaines que vous défendez au CDN de Nancy et à La Mousson d'été depuis vingt ans maintenant à Pont-à-Mousson. Pourquoi, tout à coup, monter un Classique et qui plus est un Classique qui est un monument, *Le Malade imaginaire* de Molière?

Michel Didym Je me méfie du monument, dans le mot monument il y a quelque chose qui ment. Le passé ment ou en tout cas on peut le faire mentir. Dans cette œuvre-là, écrite par Molière à la fin de sa vie, il y a comme un accomplissement, l'aboutissement de toute sa dramaturgie. C'est sans conteste le chef-d'œuvre absolu de Molière. *Le Malade imaginaire*, c'est tout Molière comme dans *Hamlet* il y a tout Shakespeare. Ramassés en une assez courte pièce en trois actes, il rassemble tous les motifs de toutes ses pièces, à commencer par le mariage forcé. Un père, Argan, force sa fille à un mariage qui sert davantage ses propres intérêts, ses lubies et ses fantasmes que ses intérêts à elle. C'est la quintessence de cette comédie bourgeoise qu'il a inventée avec cette profondeur métaphysique déjà à l'œuvre dans *Dom Juan*; Argan est l'homme étonné d'être au monde. Il n'en revient toujours pas d'exister et de la façon dont le monde va. Il a tous les traits d'un bourgeois gentilhomme devenu malade. Mais c'est le monde qui est malade, ce malade imaginaire est un bourgeois malade de sa propre bourgeoisie. Ma fréquentation de Montaigne au printemps dernier pour créer le spectacle *Voyage en Italie* m'a éclairé sur ce que Molière a emprunté à Montaigne, notamment les critiques de la médecine de son époque. En relisant cette machine merveilleuse qu'est *Le Malade imaginaire*, sa modernité m'a explosé à la figure. Il m'est apparu que le moment était venu pour moi d'oser me confronter à cette

grande œuvre, compte tenu de la maturité que j'ai pu acquérir.

Je dois dire que certains éléments de ma propre vie ont également pu influencer sur mon choix. Sans vouloir m'épancher plus avant sur mes tracas personnels, j'ai acquis également une sorte de lucidité dans mon rapport à la médecine et à la mort car il m'est arrivé d'étudier ça de près durant de longues heures à l'hôpital. J'ai alors conçu sur ce sujet un certain nombre de convictions qui, je l'espère, vont transparaître dans ma lecture du *Malade imaginaire*. Je compte maintenant régler son compte pas seulement à la médecine mais aussi à la maladie et à la mort (rire). Argan est un homme qui brûle, c'est ça qui est intéressant. Il se consume au sens propre comme au sens figuré. Finalement, bien que très entouré, il est seul.

F. R. Y-a-t-il encore quelque chose à dire sur une telle pièce du XVII^e siècle? Que voulez-vous dire, vous?

M. D. Il ne faut pas dire « encore », il y a beaucoup de choses à dire sur cette pièce!

Le regard sarcastique face à l'incompétence des médecins est d'une grande modernité. Évidemment, il y a eu des progrès scientifiques mais les médecins sont toujours les mêmes. Ils ont juste remplacé la saignée par la chimiothérapie! Chez Molière cette incompétence est masquée par la fatuité du discours. Aujourd'hui encore, chez les médecins il y a des incompetents qui exercent avec pourtant tous les diplômes *ad hoc*.

F. R. Comment voyez vous cette mise en scène? Est-ce une mise en scène « en costumes » ou transposez-vous la pièce dans une perspective contemporaine?

M. D. Mon objectif n'est pas de sursignifier ma lecture par une mise en scène ostentatoire qui donnerait à imaginer que la radicalité de ma version

pourrait compenser la faiblesse de l'œuvre. Un chef d'œuvre absolu mérite tout le respect dû aux chefs-d'œuvre.

D'autre part, il y a une authenticité et une puissance des situations qui est indépassable. Ce qui m'intéresse c'est de donner des signes de modernité très précis avec une série d'anachronismes vestimentaires ou sociologico-médicaux qui vont donner aux spectateurs du grain à moudre dans leur sablier temporel.

Le Malade est une pièce qui a un ancrage profond dans son époque mais pourquoi son actualité nous touche? Qu'est-ce qui nous sépare des Grecs et des Romains? Quel est l'état de notre rapport à Dieu et à la mort? Pour toutes ces questions notre malade peut nous aider à réfléchir. Bon, c'est vrai, nous avons des smartphones. Mais dans le rapport à l'état, dans le rapport à la cité, au collectif, nous sommes les mêmes. C'est la même dialectique entre le succès public et l'échec privé, entre la profession de foi publique et la tricherie en privé. Notre rapport à la mort a soi disant changé. Mais quand il y a un décès et qu'on voit l'abondance de gens qui se réunissent dans un lieu de culte, je me demande si ça a tellement changé. La question que je me pose est la suivante : est-ce que la maladie ne serait pas provoquée par la société, est-ce que ce ne serait pas la conséquence logique d'une certaine corruption des idées face à la mort, face à la vie et à ses plaisirs? La plus grande maladie, je trouve, c'est la maladie de l'âme et des idées.

F. R. La pièce est très rarement montée avec ses intermèdes musicaux. Quel est votre projet par rapport à ça? Quel traitement réservez-vous à la musique?

M. D. J'ai récemment changé d'avis à ce sujet. Je croyais que c'était une volonté de Molière de créer un espace métaphorique autour de la médecine. Il me paraît aujourd'hui qu'à l'évidence la musique de Lully a été imposée à Molière de manière dictatoriale. Beaucoup de ces ballets entourant la pièce étaient des œuvres de circonstances qui permettaient à Molière d'accéder à la Cour et, tout simplement, de subsister. Il faut savoir en tirer les conséquences. Je ne compte pas garder

l'intégralité de ces intermèdes musicaux chorégraphiés qui sont pour moi comme une gangue dont il s'agit d'extraire le fruit. De temps en temps quelques débris de la gangue viendront nous rappeler l'existence de ces parties qui font « divertissement ». Je ferai appel pour cela à une création musicale on ne peut plus contemporaine.

F. R. Molière est mort en crachant du sang sur scène alors qu'il interprétait le Malade, le corps harassé par les tournées et par la tuberculose. Qu'est-ce que cela vous inspire? C'est le comble de l'engagement physique d'un homme au théâtre, non? Vous sentez-vous proche de cet engagement, proche de l'homme Molière?

M. D. Dans son film Molière Ariane Mnouchkine donne des éléments saisissants là-dessus. Boulgakov, lui aussi, dans *Le Roman de monsieur de Molière* dit des choses qui sont tout à fait plausibles sur l'investissement total d'un homme qui a tout sacrifié à son art, qui a donné sa santé, son temps et finalement sa vie. Mais en définitive, je crois qu'il est rattrapé par la vérité. Dans une époque qui se distingue par le triomphe de la fausseté, lui, il exige la vérité. C'est peut-être aussi en ce sens là qu'il est, aujourd'hui comme hier, très moderne. C'est un théâtre qui se révèle en présence du public et qui tire tout son sens au moment de la représentation.

Propos recueillis par **François Rodinson**,
le 4 décembre 2013.

Molière

Jean-Baptiste Poquelin de son vrai nom, est né à Paris. Avec Madeleine Béjart, il crée l'illustre-Théâtre, qui est un échec en raison de dettes contractées et, en août 1645, Molière est même emprisonné. Cette année-là, il quitte Paris pour la province et y revient en 1658. C'est la pièce *Les Précieuses ridicules*, 1659, qui lui apporte la célébrité. Molière obtient du roi la salle du Petit-Bourbon puis, à partir de 1660, celle du Palais-Royal où il remporte de nombreux succès. *Le Tartuffe* fait scandale, la pièce est interdite par le roi sous la pression des dévots qui se sentent visés. *Dom Juan* suscite également des remous. Malgré son succès, la pièce est retirée. Viennent *Le Misanthrope*, *George Dandin*, *L'Avare*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Les Fourberies de Scapin*, *Les Femmes savantes*... Molière meurt le 17 février 1673 après la quatrième représentation du *Malade imaginaire*. Il jouait le rôle d'Argan.

Michel Didym

Il étudie au TNS sous la direction de Jean-Pierre Vincent. Il a joué avec Alain Françon dans la Cour d'honneur du Palais des papes à Avignon, avec Jorge Lavelli au Théâtre National de La Colline, avec André Engel et Georges Lavaudant au TNP. Il reçoit le prix Villa Médicis pour son rôle dans *Le Dépeupleur* de Samuel Beckett, mise en scène Alain Françon. Après avoir été son collaborateur artistique, il fonde la compagnie Boomerang. Il crée le festival La Mousson d'été – Rencontres internationales des écritures contemporaines. Depuis 2010, il dirige le Centre dramatique national de Nancy où il crée notamment le festival RING, réunissant des spectacles du monde entier. Il a présenté en 2016 au TNP, *Meurtres de la princesse juive, bon titre, publicité mensongère* de Armando Llamas, créé avec la 75^e promotion de l'ENSATT. Il a mis en scène en janvier 2018 la comédie de Marguerite Duras, *Les Eaux et Forêts*. Le succès du *Malade imaginaire* l'amène jusqu'en Chine. C'est aussi en Chine qu'il a monté *La véritable histoire d'Ah Q*, de Lu Xun, avec des comédiens chinois.

Informations pratiques

Le TNP

8 Place Lazare-Goujon
69627 Villeurbanne cedex
04 78 03 30 30
tnp-villeurbanne.com

Location ouverte

Prix des places:

25 € plein tarif

19 € tarif spécifique: retraités, adultes groupe*

14 € tarif réduit: moins de 30 ans, étudiants, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de la CMU, professionnels du spectacle, personnes non-imposables, RSA, AAH; Villeurbannais (travaillant ou résidant).

* Les tarifs groupe sont applicables à partir de 8 personnes aux mêmes spectacles et aux mêmes dates.

Renseignements et location 04 78 03 30 00
tnp-villeurbanne.com

Accès au TNP

◊ L'accès avec les TCL

métro: ligne A, arrêt Gratte-Ciel.
bus: ligne C3, arrêt Paul-Verlaine, lignes 27, 69 et C26, arrêt Mairie de Villeurbanne.

◊ Voiture

Prendre le cours Émile-Zola jusqu'au quartier Gratte-Ciel, suivre la direction Hôtel de Ville.

Par le périphérique, sortie « Villeurbanne Cusset/Gratte-Ciel ».

Le parking Hôtel de Ville.

Tarif préférentiel: forfait de 2,70 € pour quatre heures.

À acheter le soir même, avant ou après la représentation, au vestiaire.

◊ Une invitation au covoiturage

Rendez-vous sur :

www.covoiturage-grandlyon.com qui vous permettra de trouver conducteurs ou passagers.

◊ Station Velo'v n°10027

Mairie de Villeurbanne, avenue Aristide-Briand, en face de la mairie.